

MARCEL THEROUX

AU NORD
DU MONDE

*Roman traduit de l'anglais
par Stéphane Roques*

ZULMA
18, rue du Dragon
Paris VI^e

Titre original :
Far North

Chaque jour, je boucle mon ceinturon de revolvers pour aller patrouiller dans cette ville miteuse.

Je fais ça depuis si longtemps que j'ai pris le pli, comme la paume de la main qui porte un seau dans le froid.

Le pire, c'est l'hiver, quand j'émerge d'un sommeil agité, que je cherche mes bottes à tâtons dans le noir. L'été, ça va mieux. L'endroit est presque ivre d'une lumière sans fin et le temps file pendant une semaine ou deux. Il n'y a pas vraiment de printemps ou d'automne dignes de ce nom. Ici, dix mois par an, le climat mord la peau.

Le silence règne, désormais. La ville est plus vide que le paradis. Mais avant ça, il y a eu des moments si durs que j'accueillais presque avec gratitude une bonne vieille tuerie entre adultes consentants.

Oui, quelque part sur l'échelle des années, mes yeux se sont éteints avec le meilleur de moi-même.

Jadis, au temps de ma jeunesse, les jours s'écoulaient dans l'opulence et le bonheur. La vie était réglée comme du papier à musique. On repiquait les plants de la serre dès que la terre était assez meuble pour labourer. Vers le mois de juin, on s'asseyait sur la véranda pour écosser des fèves jusqu'à en avoir mal aux épaules. Puis il y avait les patates à sécher, les choux à rentrer, les viandes à saler et, en automne, les champignons et les baies à cueillir. Et quand le froid nous tombait dessus, j'allais chasser et pêcher sous la glace avec mon père. On faisait cuire de l'omoul et de l'élan sur des feux de bois flotté, au lac. On allait à cheval sur les routes de

l'hiver pour acheter des vêtements de fourrure et du caribou aux Toungouses.

On avait une école. On avait une bibliothèque où Miss Grenadine enregistrait les livres d'un coup de tampon et nous faisait la lecture en hiver près du poêle à bois.

Je me rappelle que je rentrais à pied après l'école en traversant la vallée ronde aux derniers jours de douceur avant le gel, quand les fenêtres éclairées scintillaient comme de l'ambre, qu'on pillait les arbres à la recherche de châtaignes moelleuses et que le rire de Charlo tintait dans le brouillard, quand la branche que j'avais cassée faisait clac ! clac ! et que les châtaignes tambourinaient dans l'herbe autour de nous.

Le vieux lieu de culte où nous faisons nos dévotions tient toujours debout aux confins de la ville. On y restait assis en silence à écouter le crépitement et le craquement des rondins.

Mon dernier passage là remonte à cinq ans. Je n'y avais plus mis les pieds depuis des années et quand j'étais enfant je détestais chaque minute qu'on m'obligeait à y passer.

Ça sentait encore comme avant : le bois bien séché, la chaux, les aiguilles de pin. Mais les bancs avaient tous été cassés pour faire du feu et les fenêtres étaient brisées. Et dans un coin de la salle, j'ai senti que j'écrasais quelque chose de mou sous le bout de ma botte. C'étaient les doigts d'une personne, dont il n'y avait aucune autre trace.

J'habite la maison où j'ai grandi, avec le puits dans la cour et l'atelier de mon père qui est quasiment resté le même depuis mon enfance, et continue d'occuper le petit bâtiment près du portail latéral.

Dans la plus belle pièce de la maison, qu'on réservait pour les dimanches, les visiteurs et Noël, il y a le pianola de ma mère, et

dessus un métronome, leur photographie de mariage et un grand M en bois doré que mon père a fabriqué à ma naissance.

Comme je suis le premier enfant que mes parents ont eu, c'est moi qui ai reçu de plein fouet leur ferveur religieuse, d'où mon prénom, Makepeace. Charlo est né deux ans plus tard et Anna un an après lui.

Makepeace. Vous imaginez les moqueries que j'ai pu endurer à l'école ? Et la contrariété de mes parents quand je me servais de mes poings pour me défendre ?

Mais c'est comme ça que j'ai pris goût à la castagne.

Je fais encore jouer le pianola de temps à autre, il y a une boîte de rouleaux en état de marche, mais il est presque entièrement désaccordé. Je n'ai pas l'oreille assez bonne pour le régler, ni assez mauvaise pour que ça me soit indifférent.

Il aurait presque plus de valeur pour moi comme bois de chauffage. Certains hivers, je l'ai contemplé avec convoitise, sous ma pile de couvertures, en claquant des dents, la neige entassée sur l'auvent, à me dire : bon sang fais-lui un sort, Makepeace, et tu auras de nouveau chaud ! Mais je m'enorgueillis de ne jamais avoir sauté le pas. Où est-ce que je trouverais un autre pianola ? Et ce n'est pas parce que je ne sais pas l'accorder et ne connais personne qui sache, que cette personne n'existe pas ou ne naîtra pas un jour. Notre génération n'est pas douée pour la lecture ou l'accordage des pianolas. Nos parents et leurs parents, eux, avaient de quoi être fiers. Jetez-y un œil si vous ne me croyez pas : la loupe sur le placage d'érable et le savoir-faire dans la fabrication des pédales de cuivre. Celui qui a fait ça mettait du cœur à l'ouvrage. Il a fabriqué ce pianola avec amour. Ce n'est pas moi qui oserais le brûler.

Les livres appartenait tous à ma famille. C'étaient Charlo et ma mère, les grands lecteurs. Sauf pour l'étagère du bas. Ceux-là, c'est moi qui les ai rapportés.

En général, quand je tombe sur des livres, je les dépose dans une vieille armurerie de Delancey Street. Elle est vide désormais, mais il y a tellement d'acier dans la porte d'entrée qu'il faudrait un baril de poudre pour les atteindre sans la clé. Comme je disais, moi-même je ne les lis pas, mais c'est important de les mettre de côté pour quelqu'un qui le fera. Peut-être qu'on y explique comment s'accorde un pianola.

Je les ai trouvés un matin : je traversais Mercer Street. C'était au cœur de l'hiver. De la neige partout, mais pas de vent et le souffle s'élevait des naseaux de la jument comme la vapeur d'une bouilloire. Par un jour sans vent, la neige assourdit les bruits, et le silence qui règne donne la chair de poule. Rien d'autre que le crissement des sabots et ces petits soupirs du souffle de la bête.

Tout à coup, un fracas, et une brassée de livres tombe dans la neige par ce qui était sans doute la dernière fenêtre intacte de toute la rue jusqu'à cet instant. La jument se cabre en entendant le bruit. Après l'avoir calmée, je lève la tête vers la fenêtre, et devinez quoi, il y a une petite silhouette suspendue qui se laisse tomber au milieu des livres.

Le type est emmitoufflé dans une épaisse combinaison bleue et coiffé d'une toque en fourrure. Là, il rassemble les livres et se prépare à partir.

Je lui crie : « Hé ! Qu'est-ce que tu fabriques ? Laisse ces livres, nom de Dieu. Tu peux pas trouver autre chose à brûler ? » – ainsi qu'un certain nombre d'autres expressions choisies.

Puis, aussi vite qu'il est apparu, il lâche les livres qu'il tenait entre les bras pour dégainer un revolver.

Juste après retentit un pan !, le cheval se cabre de nouveau et la rue devient encore plus silencieuse qu'avant.

Je mets pied à terre, doucement, revolver dégainé et fumant, puis me dirige vers le corps. Je reste un peu dans l'euphorie de l'affrontement, mais déjà j'ai le cœur lourd et je sais que, s'il meurt, je ne dormirai pas de la nuit. J'ai honte.

Il est étendu, inerte, mais respire très faiblement. Il a perdu sa toque en tombant. Elle repose dans la neige à quelques pas de lui, parmi les livres. Il est beaucoup plus petit qu'il en avait l'air un instant plus tôt. Je m'aperçois que c'est un tout jeune Chinois. Et ce n'est pas d'un revolver qu'il voulait s'emparer mais d'un simple canif qu'il porte à la hanche, de ceux avec lesquels on s'escrimerait à couper du fromage.

Bien joué, Makepeace.

Il revient légèrement à lui, en gémissant de douleur, et tente de me repousser. « Fais voir où tu es touché. Je peux t'aider. C'est moi le shérif, ici. » Mais ses vêtements sont trop épais pour que je puisse l'examiner, et c'est trop dangereux de s'attarder là, sans arme et à bas de son cheval, surtout en plein jour.

Il ne sera pas très confortablement installé, mais la seule possibilité, c'est de le transporter. Autant prendre les livres par la même occasion, comme ça l'aventure n'aura pas été totalement infructueuse. Je les jette dans un sac en toile de jute. Le même est léger comme une plume. De quoi vous briser le cœur. Quel âge peut-il avoir ? Quatorze ans ? Je le hisse sur la selle et il reste à cheval devant moi, perdant et reprenant ses esprits jusqu'à ce qu'on soit rentrés.

La bonne nouvelle, c'est qu'il respire encore. Il me passe avec peine les bras autour du cou quand je l'aide à descendre de cheval. Je sais que la douleur n'est pas encore si terrible que ça pour lui. Le corps produit son propre opium quand il est touché. Mais tout

en se disant cela, on éprouve aussi un sentiment d'injustice. Celui d'avoir cassé quelque chose qu'on ne sait pas réparer, et de ne plus jamais être le même.

Une fois à terre, le même a refusé que je l'approche. Chaque fois que j'essayais d'expliquer à quel point je regrettais de l'avoir blessé et que je voulais lui venir en aide, il éloignait ma main d'un coup sec. Il était clair que nous n'avions pas de langage commun. Il y a des langues où l'on saisit, disons, un mot sur cinq ou dix, et cela suffit plus ou moins à se comprendre mutuellement. Nous, on n'avait rien.

Je lui ai apporté un broc d'eau chaude sur un plateau, avec une longue pince, de la gaze et du crésyl, et lui ai laissé le tout. Puis je l'ai enfermé à clé, pour plus de sûreté.

Les livres du sac en toile de jute, je les ai posés sur les étagères du salon. Aucun n'avait la même taille, du coup ils ne s'alignaient pas parfaitement comme ceux de mes parents. Il y avait quelques livres d'images. Je me suis demandé si le même voulait les lire ou les brûler. La réponse ne faisait presque aucun doute pour moi.

Un livre brûlé, ça me serre toujours un peu le cœur.

Chaque fois que j'utilisais une balle, je m'en fabriquais cinq autres immédiatement. Cela faisait déjà un moment que j'en avais fait une règle. Mes balles revenaient très cher, aussi bien en termes de temps que de combustible pour les fondre. Ce n'était pas vraiment économique de les fabriquer en si petite quantité.

Mais je voyais les choses comme ça : on peut toujours trouver du combustible si on est à court, couper du bois dur pour en faire du charbon – voire brûler le pianola s'il le fallait, Dieu m'en préserve –, mais il ne faut jamais se laisser aller, prendre les choses à la légère et laisser son stock de cartouches s'épuiser.

Si on connaît quelqu'un qui fait du troc, à coup sûr, une balle est cotée. Mais admettons que quelqu'un vous cherche des noises, vous traque avec sa clique d'acolytes. Quel prix peut bien avoir une balle ? Quel prix pour ne pas entendre son arme cliqueter sur une chambre vide ?

Et puis, j'aimais bien les fabriquer. J'aimais ce qui arrive au métal quand il fond. J'aimais m'accroupir au-dessus du creuset, regarder la flamme à travers le verre fumé des lunettes de mon père, regarder le plomb couler comme du mercure. J'aimais la transformation et les balles laides et froides que je retirais du sable des moules le matin.

L'ennui, bien sûr, c'est que mes balles étaient loin d'être propres. Si jamais je me fais de nouveau tirer dessus, j'espère que ce sera avec une belle balle brillante en acier chirurgical, pas avec un de mes horribles bidules qui ont l'air d'avoir été trouvés par terre chez un maréchal-ferrant, et d'être couverts de je ne sais quels saletés et microbes.

Après avoir fabriqué mes cinq balles, j'ai porté un peu à manger, de l'eau et du feu pour la lampe à alcool au chevet du même. Il était visiblement fiévreux. Les yeux fermés mais remuants sous les paupières. Des cils courts, raides et noirs. Ses cheveux bleu-noir sur l'oreiller me rappelaient l'aile d'un corbeau. Il marmonnait dans sa langue.

Le pot était vide, mais j'ai emporté la combinaison puante du même. Il pourrait toujours porter les vieux vêtements de Charlo s'il survivait.

Aux premières lueurs de l'aube, je lui ai monté un petit déjeuner.

Sa peau n'était pas jaune du tout. Elle était blanche comme le lait. Un fin duvet noir en guise de favoris, mais pas trace de barbe ni de moustache.

Il avait mangé tout ce que je lui avais laissé, mais quand j'ai cherché du regard le pot de chambre, il a eu l'air nerveux. Il était gêné. Là, j'ai su qu'il allait me plaire : j'avais failli le tuer mais ça l'ennuyait que je voie sa merde. C'est bien les garçons, ça.

J'essayais de lui faire comprendre du mieux possible par des gestes qu'il fallait rester au lit pour se reposer. Il n'avait toujours pas l'air bien fringant. Mais j'avais tout juste commencé à nettoyer les chevaux qu'il est apparu dans la cour, l'air encore plus jeune et plus petit dans la veste écossaise et les pantoufles de Charlo. Il tenait à peine sur ses quilles, mais il a rejoint le box pour me regarder donner du fourrage à la jument, et la vue du cheval a semblé lui faire plaisir.

« Ma », il a dit, en la montrant du doigt.

J'ai commencé à lui expliquer que je ne donnais jamais de nom aux animaux, que je les appelais simplement la jument, la rouanne, la grise. Ça ne me paraît pas correct de donner un nom à quelque chose qu'on finira par tuer pour le manger. Et c'est plus facile à avaler quand c'est simplement de la viande de cheval plutôt qu'un bout d'Aramis ou de Clarabelle. Mais pas moyen de faire comprendre ça au même, du coup à compter de ce jour, la jument est devenue « Ma ».

Puis il s'est montré du doigt et le mot qu'il a prononcé a ressemblé à s'y méprendre à « Ping ». Oui, oui. Ping. Comme la clochette sur le comptoir d'un magasin. Comme une pièce de monnaie qui tombe sur le carrelage. Ou une corde de banjo qui casse. Je me suis demandé quel genre de nom barbare ça pouvait bien être, ou s'il existait un saint Ping dont personne ne m'avait parlé.

Mais il s'appelait bien Ping. Un nom est un nom. Alors, je lui ai dit comment je m'appelais. J'ai pointé le doigt sur moi et j'ai dit mon nom. « Makepeace. »

Il a pris un air interrogateur, a plissé le visage comme s'il avait mal entendu, sans être sûr d'oser prononcer le mot. Alors je l'ai répété. « Makepeace. »

Là, son visage s'est fendu d'un large sourire. « Mais qui pisse ? »

Je l'ai regardé attentivement, mais il n'essayait pas de se moquer de moi, il pensait vraiment que je m'appelais comme ça. Et c'était plutôt drôle, puisque j'avais bien ri de son nom, qu'il écorche le mien de cette façon.

Il n'y avait pas de raison d'héberger Ping chez moi sans lui faire confiance. Je suis irascible, solitaire, d'une nature méfiante, et c'est comme ça que j'ai survécu si longtemps. La dernière personne à part moi qui a dormi sous ce toit, c'est Charlo, et c'était il y a plus de dix ans. Il me semblait à l'époque, et c'est encore le cas aujourd'hui, que si on fait entrer quelqu'un chez soi, il faut lui ouvrir tout grand la porte. Chaque fois que je montais en selle dans la cour et que je sortais, j'estimais que tous ceux que je croisais avaient, d'une façon ou d'une autre, l'intention de me tuer ou de me voler. Mais je ne pouvais pas vivre comme ça sous mon propre toit. J'ai décidé de faire confiance à Ping, pas parce que j'avais un bon instinct à son sujet – je ne le connaissais ni de Ping ni de Pong – mais parce que je ne pouvais pas vivre autrement.

Et pourtant, j'ai eu un léger tressaillement de surprise en rentrant à l'heure du déjeuner quand j'ai constaté que les serrures étaient intactes, que le bois de chauffage était toujours soigneusement empilé, que les poules picoraient, et que les choux et les pommes du cellier n'avaient pas bougé. En revanche, il n'y

avait aucun signe de la présence de Ping et j'avoue qu'à cet instant j'ai été triste à l'idée qu'il ait pu partir.

J'ai grimpé à l'étage avec mes bottes, en le hélant depuis l'escalier. Aucun signe de sa présence. J'ai déboulé dans la chambre de Charlo où ce que j'ai vu m'a coupé le sifflet.

Il y avait Ping devant un miroir, la vieille boîte à couture de ma mère, la lampe à alcool qui brûlait, et il prenait les vieilles aiguilles une par une, les passait à la flamme puis se les plantait dans les oreilles.

Il a souri de me voir, et ri de mon air consterné. Toute son oreille était hérissée comme un porc-épic. Ça devait lui faire horriblement mal, mais ça n'avait pas l'air de le déranger. D'ailleurs, il a continué à se les planter dans les oreilles. Et quand il a eu fini, il s'en est mis une ou deux dans le nez, et une ou deux dans l'épaule pour faire bonne mesure.

J'ai l'estomac bien accroché. C'est nécessaire. Mais à la vue de ce spectacle, j'ai éprouvé un certain malaise. Ping m'a fait comprendre qu'il n'était pas fou, que les aiguilles étaient censées faire du bien à son épaule blessée. S'agissait-il de magie blanche ou de magie noire, j'ai peur d'être incapable de vous le dire.

Ping avait d'autres habitudes étranges. Une fois son bras guéri, il est devenu encore plus lève-tôt que moi, et sortait aussitôt éveillé dans l'obscurité hivernale de la cour. Il m'a fallu du temps pour l'y surprendre, mais j'ai fini par descendre en douce un matin et je l'y ai vu en train de danser.

Il bougeait avec une lenteur et une raideur incroyables, comme s'il avait une cruche en équilibre sur la tête. Ça a duré dix à quinze minutes, pendant lesquelles il a dansé dans la cour, agitant les bras dans les airs, en équilibre sur une jambe par moments, s'accroupissant parfois.

Quand il a eu fini, ça n'a pas semblé le déranger que je l'aie vu. « C'était quoi, ce cirque ? j'ai demandé.

— Kung fu. Kung fu », il a dit. Et on en est resté là. Il a tenté de me montrer quelques pas de son kung fu, mais je n'ai pas vraiment accroché. C'était si lent qu'à tous les coups je me mettais à penser à la drôle de touche que j'avais, et très vite je pensais à d'autres choses, mon esprit vagabondant à droite à gauche, je pensais à Charlo, à Anna, à maman et papa, et à ce moment-là je m'emmêlais les pinceaux, et Ping se moquait de moi. Mais ça ne me faisait pas de peine. Et à vrai dire, il m'est venu quelques bonnes idées pendant que je faisais ces gestes.

La présence de Ping m'a donné l'idée de voyager. Il y avait des gardiens de troupeaux de caribous dans les montagnes du Nord qui troquaient volontiers de la viande contre du whisky. L'ennui, c'est que leurs pâturages étaient tout là-haut, par-delà des kilomètres de sols marécageux.

S'y rendre en été prenait un mois et, même si j'y arrivais, la viande pourrirait avant qu'il me soit possible de la rapporter à la maison. Et en hiver, je n'aimais pas laisser la maison vide trop longtemps. La saison était propice aux déplacements, et il venait des gens prêts à tout et affamés.

Mais avec Ping à la maison, ça changeait tout. Je pouvais prendre un traîneau sur les routes de l'hiver et rapporter toute la viande que je pouvais transporter. Elle resterait congelée et Ping et moi pourrions en manger jusqu'au dégel. Je salivais à l'idée de toute cette viande fraîche. Et manifestement, un peu de fer ne ferait pas de mal à Ping. Il était tout pâle, son visage avait perdu ses couleurs.

Une fois par semaine, quand Ping avait fini de danser, il prenait mon coupe-choux et se rasait le crâne. Il savait y faire, parce que je ne l'ai jamais vu se couper une seule fois.

Quelques jours après avoir eu cette idée, j'ai été le voir pendant qu'il se rasait et j'ai utilisé un morceau de charbon sur le mur blanchi à la chaux du cellier pour lui montrer ce que j'avais en tête.

J'ai attelé Ma au vieux traîneau que j'ai chargé de bouteilles de whisky. Comment je me les suis procurées, c'est une autre histoire.

J'ai pris une tente et un matelas de bivouac. J'ai tellement mangé la veille de mon départ que j'ai commencé à suer et à avoir mal au ventre. Et le matin, aux premières lueurs de l'aube, j'ai longé le fleuve gelé qui mène hors de la ville.

Naturellement, j'ai emporté mes revolvers, mes munitions et quelques autres petites choses, et avant de partir j'ai appris à Ping à se servir de la carabine.

Il y avait un tas de tentes sales sur la rive du fleuve, et la fumée puante des ordures calcinées.

J'ai dépassé une femme maigrichonne qui cueillait des baies gelées à la sortie de la ville. C'était la première que je voyais depuis

longtemps. Elle m'a souri et a ouvert son manteau pour me montrer ses nénés flapis, mais j'ai fait hue ! à la jument et j'ai continué mon chemin.

L'être humain est rusé comme une fouine et vous tuera allègrement plutôt deux fois qu'une pour un repas chaud. C'est ce qu'une longue observation des choses m'a appris. D'un autre côté, le ventre plein, une bonne récolte dans la grange, et du feu dans l'âtre, il n'y a rien de plus gentil, de plus généreux, personne de plus honnête qu'un homme bien nourri. Mais qu'on lui prenne sa pitance, qu'on rende son avenir incertain, qu'on lui fasse comprendre qu'il n'y a personne pour veiller sur lui, non seulement il vous tuera, mais il trouvera mille et une raisons pour vous expliquer que vous le méritez. Vous l'avez offensé, vous avez regardé sa femme de travers, vous avez refusé de lui prêter une hache, vous avez plus de terres que lui, vos haricots ont bien pris et pas les siens, et vous savez quoi d'autre ? Vous n'avez tout bonnement jamais écrit pour le remercier quand il vous a offert ce repas chaud, cette fois-là. Il paraît que quand il y avait de vrais hommes de loi, des juges et des procès, et qu'on pouvait plaider sa cause quand on était accusé, les gens aimaient bien dire : « Monsieur le juge, j'ai agi en état de légitime défense. » Mais tout le monde agit en état de légitime défense. Ça, c'est sûr. Le type qui vous scalpe, les voyous qui incendient votre maïs, le bandit armé qui vous soulage de votre montre-gousset bon marché.

Il y avait un lit de neige fraîche à la surface de la glace qui donnait prise aux sabots de la jument. Par moments, je mettais pied à terre et marchais à ses côtés. Il restait quelques dernières traces de campements humains le long de la rive – une cabane calcinée, une croix de bois sur une tombe, quelques murs en ruine – puis on a débouché en pleine nature, rien que des arbres à perte

de vue, et les montagnes au fond. N'est-ce pas bizarre qu'il ait fallu tant d'années pour qu'on s'aventure plus loin dans les terres ?

Mon cœur s'est gonflé d'avoir laissé derrière moi les restes de la prétendue civilisation. Et juste avant le coucher du soleil, j'ai tiré deux perdreaux blancs comme neige pour mon dîner. J'ai tué le premier sur le coup, le second est tombé de son perchoir en battant encore des ailes, et je lui ai donné le coup de grâce avec ma botte.

Le matin, j'ai démonté la tente pour qu'on se remette en route avant les premières lueurs. J'ai commencé à laisser vagabonder mes pensées dans la pénombre. Je me demandais ce que faisait Ping. Et j'ai réfléchi à ma vie dans ce lieu abandonné de Dieu, à faire un boulot pour lequel on ne me payait plus depuis des années, pour des citoyens déterminés à s'envoyer mutuellement en enfer le plus tôt possible, et je me suis demandé pourquoi je me décarcassais encore pour ça. J'avais grandi avec l'esprit des pionniers, assez pour survivre hors de la ville. Je n'avais pas besoin de me livrer au pillage, de voler de quoi manger ou de kidnapper pour rester en vie. J'ai tourné et retourné cette idée dans ma tête, et il m'a semblé que la seule chose qui me retenait là, c'était cette maison, il m'a semblé que je maintenais encore en vie un fragment de cette ancienne existence, dans l'espoir qu'un jour maman, papa, Charlo et Anna y reviennent. Qu'est-ce qu'on a comme chance quand on ignore qu'on a de la chance. De ne pas vivre parmi des gens désespérés. De toucher sa paye. De se faire du souci pour les ardoises du toit et la pâte à pain qui ne lève pas. J'ai pensé à la femme dans la forêt, à ses nénés, à ses dents cassées. Que serait-elle devenue si les événements avaient pris une autre tournure ? Quand elle n'était qu'un bébé qu'on berce dans ses bras, jamais son père ne s'est dit qu'elle finirait par cueillir des baies gelées et

qu'elle satisferait des inconnus en échange de quoi manger. C'est pourquoi je dis que nous vivons une époque ravagée.

Ce n'est qu'après cinq jours de voyage que j'ai atteint les montagnes.

Les gardiens de troupeaux de caribous habitaient déjà ces montagnes depuis des millénaires, bien avant l'arrivée des premiers Blancs. Ils ont toujours mené une vie simple, conduisant leurs troupeaux vers les pâturages d'été et les faisant redescendre en hiver, ce qui les maintenait en forme.

Mon père a toujours préféré travailler de ses mains, même quand il y a eu des tas de machines pour vous faciliter la tâche. On le poussait toujours à acheter des choses plus récentes, parce que comme tous les enfants on adorait la nouveauté, mais il ne s'en laissait pas conter. « Plus de choses qui vont de travers. Toujours quelque chose qui tombe en panne. »

Plus une chose est compliquée, plus elle est difficile à réparer quand elle tombe en panne. Il avait bien raison à ce sujet.

Le peuple des caribous, d'un autre côté, restait attaché aux choses simples : il suivait les saisons, n'utilisait jamais rien qu'il ne puisse réparer lui-même. Pas de moteurs susceptibles de tomber en panne. Se nourrir, chevaucher, et se vêtir avec le même animal. Je serais incapable de vivre comme eux très longtemps. J'aime dormir sur un matelas à ressorts, dans des draps, en chemise de nuit. J'aime la farine quand je peux en avoir, les légumes frais. Mais de plus en plus, je commençais à me dire que j'étais le dernier représentant de mon espèce, et que mes enfants, si j'en avais un jour, devraient vivre comme le peuple des caribous s'ils voulaient avoir une chance d'élever des enfants à leur tour.

Autrefois, les gardiens de caribous étaient des trappeurs, eux aussi, à l'époque où la fourrure était prisée et atteignait des

sommes élevées à l'Ouest. Les routes de l'hiver étaient fréquentées en ce temps-là, les négociants les empruntaient dans les deux sens dès qu'elles gelaient en novembre et continuaient de les emprunter jusqu'au dégel. À présent, c'était étrangement désert, mais à l'endroit précis où le fleuve revenait sur lui-même en un étroit méandre, à la lisière du pays caribou, juste sur cette phalange de terre surplombant le fleuve, se dressait un refuge et, à en juger par le panache de fumée qui sortait du tuyau en fer-blanc sur son toit, il était occupé.

Il y avait des traîneaux à moitié finis en bois de mélèze partout dans le champ. Une grosse carcasse de caribou, dépiautée et gelée, pendue à la véranda, et une demi-douzaine de peaux tannaient sur un cadre derrière le refuge. Un chien est sorti d'un petit appentis, tirant fort sur sa chaîne, et a jappé à s'en égosiller dès qu'il a entendu nos patins racler la glace.

La porte du refuge s'est ouverte d'un coup sec et un grand Toungouse m'a fait un geste de salut depuis le porche. Je voyais que le refuge était vide, parce qu'il n'y avait qu'un seul manteau sur la véranda.

Dès le début, j'avais prévu de régler mes affaires aussi vite que possible, sans m'enfoncer dans la montagne outre mesure, du coup ça m'allait très bien.

J'ai pénétré dans le refuge qui était sale mais chaud et qui hébergeait apparemment quatre ou cinq gardiens, tous, à l'exception de mon hôte, dehors avec le troupeau à ce moment-là.

Il m'a fait bouillir un peu de thé et griller du caribou, que j'ai trouvé bon après ce long voyage, et je lui ai parlé de mes affaires. Il s'appelait Salomon et c'était le cuistot du campement, à ce qu'il a dit. Il m'a demandé d'attendre avec lui car les autres n'allaient pas tarder à rentrer. Il était sûr que ça les botterait de faire du troc.

Sur une étagère du refuge trônait un cadavre de loup à trois pattes, entièrement ficelé dans du papier d'emballage. Salomon a dit qu'il n'avait pas arrêté d'attaquer le troupeau pendant des mois, et que l'enfoiré avait été dur à attraper. Finalement, ils avaient utilisé du poison pour l'avoir, ce dont ils n'étaient pas fiers, en bons chasseurs. Ils avaient l'intention de le ramener avec eux au village, vu que leur chef versait une prime pour les loups.

Au coucher du soleil, les gardiens revinrent l'un après l'autre, claquant la porte du refuge et s'asseyant sans un mot à la table crasseuse pour manger. Salomon leur servit des gros morceaux de caribou, qu'ils coupèrent en fines lamelles avec leur propre couteau et qu'ils trempèrent dans du sel avant de les avaler. Ensuite, il leur servit une soupe aux tripes de caribou à l'odeur fétide, mais j'imagine que c'est ce qu'ils avaient de plus proche de la verdure au cours des mois d'hiver.

Dès que l'un d'eux avait fini de manger, il essuyait les miettes de la toile cirée de ses mains en les envoyant par terre, puis se levait pour faire place à un nouvel arrivant.

L'un d'eux s'allongea sur son grabat avec une vieille guitare en piteux état et chanta une chanson à voix basse.

J'avais dévoré, fait une longue route, et le poêle répandait sa chaleur, j'ai donc vite succombé au sommeil sur le lit de camp qu'on avait mis à ma disposition. Mais j'en ai émergé en pleine nuit avec le joueur de guitare debout au-dessus de moi, qui me demandait si je voulais échanger un de mes revolvers ou les deux. Je lui ai clairement fait comprendre que la seule façon d'obtenir une de mes balles, c'était de la recevoir entre les deux yeux, et très vite s'il ne renonçait pas.

Il a battu en retraite, en se plaignant que je le traite mal. J'ai dit qu'il ferait mieux de réfléchir avant de déranger les gens quand ils dorment, et qu'on parlerait affaires dans la matinée.

Juste après le petit déjeuner, je leur ai montré une bouteille de mon whisky. Ça les a emballés, je l'ai vu tout de suite, mais ils ont essayé de donner le change, à leur manière simple, comme s'ils n'étaient pas trop impressionnés. Je savais que c'était le contraire, mais j'ai laissé passer pour qu'ils ne perdent pas la face.

On a marchandé un moment le prix de la viande. Je me disais que la meilleure chose à faire pour moi était d'emmenner les caribous vivants. Je les attacherais au traîneau, ils endureraient le voyage, brouteraient le lichen sous la neige et je pourrais les abattre quand je voudrais, mais les gardiens soutenaient mordicus que dans ce cas il fallait que je paie aussi pour les peaux. Du coup on a fixé un prix, conclu le marché en crachant et en échangeant une poignée de main, et bu une goutte de whisky ensemble.

Puis ils ont sorti quatre caribous du troupeau pour les abattre. Ils les ont tués un par un derrière le refuge, en les bichonnant jusqu'à la dernière minute de peur que la viande ne prenne mauvais goût et durcisse. Les yeux des bêtes roulaient quand on leur tranchait la gorge, et le sang se répandait sur la neige. Puis ils ont traîné les carcasses plus loin pour les écorcher et les étripper, de la vapeur s'élevant des entrailles au moment où le regard des bêtes devenait vitreux. J'ai laissé les tripes aux gardiens puisque ça les emballait tant.

L'abattage était terminé, le traîneau était chargé et je m'apprêtais à partir en milieu de matinée. Je n'avais aucune envie de m'attarder dans le coin pendant que ces types se soulaient au whisky. S'ils avaient un peu de jugeote ils s'en serviraient pour le troc, mais je doutais qu'ils le fassent et le joueur de guitare, qui s'appelait Gustav, semblait n'avoir qu'une envie, se prendre une cuite carabinée.

En réalité, il était beaucoup plus malin que ça. Il faut croire que j'ai baissé la garde, pensant qu'il n'y avait personne à quatre-vingts kilomètres à la ronde hormis un loup mort et une demi-douzaine de gardiens de caribous ivres. Parce que après avoir quitté le refuge et voyagé toute la journée, j'ai fait halte pour camper. Et à mon réveil le lendemain matin, j'ai vu qu'on avait volé mes armes pendant que je dormais. Mon fusil, mes deux revolvers, et une grande boîte de balles que j'avais passé un temps fou à fondre, tout disparu.

J'ai maudit le ciel de m'avoir donné si peu d'intelligence, et ma mère d'avoir élevé une andouille, et les gardiens de rennes pour leur fourberie criminelle, j'ai proféré plein d'autres jurons, aucun ne parvenant le moins du monde à me rendre mes armes. Il me restait un vieux fusil de chasse à la maison et la carabine que j'avais laissée à Ping, mais rien d'autre.

Il ne faisait pas de doute que sans mes armes c'était la mort, je me retrouvais donc devant un choix très simple.

J'ai sellé la jument et suivi les traces. Gustav n'avait pas fait l'effort de les cacher, supposant que j'y regarderais à deux fois avant de me lancer à la poursuite d'un homme armé. Je savais que j'avais une monture plus rapide, puisqu'il était venu à dos de caribou, mais il avait Dieu sait combien d'heures d'avance sur moi.

J'ai veillé à ne pas le rattraper trop vite. Je savais que la meilleure chose à faire était de le prendre par surprise de nuit, comme il l'avait fait avec moi. Et quand j'ai senti que je me rapprochais, j'ai mis pied à terre et j'ai marché.

C'est son feu de camp que j'ai d'abord repéré, puis sa tente à côté. Il n'y avait pas de raison de l'approcher avant la tombée de la nuit, du coup j'ai attendu mon heure.

Bon, j'avais combiné quelques plans dans ma tête, mais dès que j'ai vu dans quel état il avait laissé son campement, j'ai su ce qu'il me restait à faire.

J'ai profité de l'obscurité pour me glisser jusqu'à sa tente et y mettre le feu avec des braises qui lui avaient servi à préparer son repas. Il y avait une peau de renne sur le sol de la tente, mais dessous, il avait disposé des branches sèches pour dormir plus confortablement. Ça a vite pris, et la fumée et la chaleur ont dû accentuer un temps sa somnolence – à moins qu'il n'ait bu – parce qu'il a mis du temps avant d'apparaître, à la façon d'une abeille engourdie qui tanguer en sortant d'une ruche enfumée, content d'avoir sauvé sa peau, puis moins content de comprendre dans quel pétrin il s'était mis.

Quand on voyage dans le Grand Nord en hiver, il vaut toujours mieux accrocher son manteau devant sa tente. Les Toungouses sont très stricts là-dessus. Surtout dans l'intérêt de la fourrure : elle perd moins de poils et reste en meilleur état. Mais c'est aussi pour une autre raison. Il y a une chance sur cent, mais mieux vaut en tenir compte, d'être pris de court en pleine nuit ou de devoir sortir pour une raison quelconque, que par pure malchance on renverse son poêle et que votre tente parte en fumée avec tout ce qu'elle contient.

Et juste après s'être réjoui de ne pas avoir brûlé vif, on lève la tête vers le ciel rempli d'étoiles, et on entend les cristaux de glace de son souffle tinter les uns contre les autres, faire ce bruit qu'on appelle « murmure des anges », et on se frotte les bras vêtu d'une simple chemise à manches longues, et un mauvais pressentiment vous envahit.

À la place de ce gardien, je me serais tiré dans la tête une des balles volées avant de mourir gelé, parce que mourir gelé est une

terrible façon de s'en aller. Il faisait quarante degrés au-dessous de zéro cette nuit-là et il lui a presque fallu deux heures pour mourir.

La dernière chose qui arrive quand on gèle, c'est que le corps donne l'impression d'être en feu. Le cœur pompe le peu de sang chaud qui reste vers la surface de la peau au fur et à mesure que les organes s'arrêtent. C'est pour ça qu'on arrache ses vêtements alors qu'on a le foie qui se change en glace.

Je l'ai trouvé au matin, j'ai suivi ses vêtements à la trace en m'enfonçant dans les bois et l'ai découvert, nu, bleui, du givre dans les cheveux et la bite gelée. Par chance, il avait gardé mes armes avec lui.

Tuer me pèse toujours.

Est-ce parce que je suis une femme, ou que mon tempérament me porte à la sentimentalité pour une autre raison, je n'en sais rien.

J'ai dû lutter contre les côtés féminins de ma nature presque aussi loin que je me souviens. Notre époque n'est pas au féminin ou à la sentimentalité.

Comme je suis grande, large d'épaules et que j'ai la voix grave, je passe facilement pour un homme, mais j'ai quand même versé une larme sur le sort de ce malheureux gardien, même si je m'en suis voulu de pleurer, sachant que lui n'en aurait pas versé pour moi.

Il en va de la douceur – et de la conscience, et de la bonne foi – comme du pianola ou des livres conservés dans la vieille armurerie de Mercer Street. Ils n'ont pas leur place à notre époque. Et pourtant, ce n'est pas parce que je ne sais pas me tenir à table, que je n'ai pas de scrupule à tuer quelqu'un, ou que je ne sais ni danser ni déchiffrer la musique, que je ne rêve pas du contraire.

Des chiens sauvages avaient pris de la viande sur le traîneau, mais il en restait quand même en bonne quantité, alors on peut dire que la journée fut un succès. J'avais des provisions fraîches, j'avais encore mes armes et quand j'ai appelé la jument, elle est sortie du bosquet de mélèzes où je l'avais laissée.

On a été plus lents sur le chemin du retour à cause de la surcharge. Le voyage a duré une semaine au lieu de cinq jours et je suis arrivée en ville éreintée et puante comme un bouc.

Quand j'ai frappé au portail, Ping est apparu à la fenêtre du premier, carabine à la main, et son visage s'est illuminé en me

voyant. Nous avons accroché la viande dehors derrière la maison, à l'abri du soleil. Et puis je me suis dit que j'aimerais bien me laver comme il faut.

Il faisait plus froid que quand j'étais partie et l'eau du puits avait gelé. Ping s'était débrouillé je ne sais comment, faute de mieux, mais moi je détestais manquer d'eau.

Il faisait encore un peu jour, alors j'ai emmené Ping au lac en traîneau avec la scie à glace et nous avons coupé des blocs pendant deux heures, jusqu'à ce qu'on soit bien chargés. Ils scintillaient dans les rayons obliques de lumière jaune comme des sucres candis géants, ou des loukoums bleu pâle saupoudrés de sucre glace. On les a rapportés à la maison et empilés dans la cour.

J'ai fait du feu dans le poêle du sauna. Mon père l'avait construit en bois de cèdre et l'air à l'intérieur était doux, même quand il faisait froid, mais une fois chauffé les senteurs semblaient suinter du bois et crépiter dans vos narines. J'ai mis un peu d'eau à chauffer dans une bouilloire en cuivre sur le poêle, et quand elle est arrivée à ébullition, j'ai hissé un des blocs de glace à l'intérieur. Il sifflait et craquait sous l'effet de la chaleur.

Ça a pris une bonne heure avant que le sauna soit assez chaud pour produire de la vapeur, entretemps le soleil s'était couché et les étoiles mouchetaient le bleu marine de la nuit comme autant de piqûres d'aiguilles. Je me suis emmitouflée dans un peignoir épais avec des serviettes et des chaussons pour traverser la cour. La fumée s'élevait paresseusement dans l'air glacial, retombait en refroidissant, avant de s'étirer dans le ciel comme une corde à linge.

J'ai suspendu mes affaires aux crochets extérieurs du sauna et je suis entrée par la porte grinçante pour me retrouver face à un mur de chaleur sèche. La crasse semblait suinter de moi pour former des petites flaques d'impuretés dans les plis de mon ventre.

Ping faisait un raffut de tous les diables dans la cour, hésitant peut-être à entrer, du coup je l'ai appelé. J'ai entendu le craquement du bois compact puis son visage est apparu dans l'entrebâillement de la porte. Je ne voulais pas que la chaleur se perde et le battement de mon sang contre les tempes m'avait rendue agressive, alors je lui ai crié d'entrer ou de fermer la porte et ni une ni deux, il s'est retrouvé planté là, couvert jusqu'au cou par le vieux peignoir de Charlo et quelques serviettes enroulées, sans qu'on voie la moindre parcelle de peau.

Il m'a regardée en écarquillant les yeux. Et j'ai compris, bien sûr, qu'il reluquait mes nichons qui avaient dégringolé de la serviette, et plus bas ma toison. Ça a dû être un choc, vu qu'il s'attendait à voir un homme, pas une fille à poil qui n'a que la peau sur les os, mais ça ne changeait rien pour moi, je savais ce que j'étais et je ne voyais pas d'autre façon de lui annoncer la couleur.

Il m'a dévisagée un long moment. Et puis, il a ouvert la bouche comme pour dire quelque chose. Et puis, ses mains ont tremblé sur le nœud du peignoir et il a tiré dessus, comme s'il était pressé de l'ôter. Et l'idée m'a traversé l'esprit qu'il venait de voir quelque chose qui lui avait plu et dont il voulait sa part, ce qui n'était pas du tout dans mes intentions. Alors j'ai brandi le poing pour lui faire voir trente-six chandelles s'il avançait encore d'un pas mais ni une ni deux, voilà qu'il laisse tomber ce vieux peignoir, secoué de sanglots, le visage ruisselant de larmes et de morve.

Et le plus étrange, c'est qu'on dirait bien que Ping est une femme.

Aucun doute possible : le galbe en haut des hanches, les petits seins asiatiques et la toison au poil noir comme du charbon. Mais ce n'est pas tout : à son ventre bombé je comprends qu'elle est enceinte d'à peine trois ou quatre mois.

Je laisse mes mains retomber et je sens les bras de Ping m'entourer, je sens la rugosité de son crâne rasé contre ma joue et elle me crie dans les oreilles comme une âme dépouillée de son corps.

Sachant ce que cela signifie d'être une femme de nos jours, je me doute un peu de ce qui la fait pleurer. Le monde en lutte contre lui-même comme des chats enfermés dans un sac. La cruauté ordinaire. Les piles d'ossements sans sépulture qui blanchissent à la périphérie ouest de la ville. Et enfin, le moment de la délivrance. Ça devait faire plusieurs jours qu'elle se demandait avec inquiétude comment me l'annoncer.

J'ai eu des frissons en repensant à la balle dans l'épaule, et j'ai remercié Dieu de ne pas l'avoir mise ventre contre selle.

Elle m'a laissée toucher son ventre. Un trait partait du milieu vers le bas comme la veine d'un gros haricot, sauf qu'il était sombre. Et elle avait de larges mamelons chocolat.

J'ai commencé à me demander comment j'avais pu la prendre pour un homme. La vérité, c'est qu'à part moi je n'ai croisé aucune femme ces dix dernières années qui n'était pas plus ou moins l'épouse ou la propriété d'un homme. Je me suis demandé comment elle avait vécu, d'où elle venait, qui était le père, mais il n'y avait pas de mots pour lui faire comprendre mes questions.

En cet instant, elle était si petite dans mes bras qu'on aurait pu nous prendre moi pour la mère et elle pour mon enfant. Je l'ai serrée et j'ai caressé son crâne aussi chauve que celui d'un bébé, jusqu'à ce que ses sanglots laissent place à des reniflements, sans que je sache si elle était endormie ou éveillée.

Le lendemain, le calme a régné dans la maison. Ping est descendue endormie bien plus tard que d'habitude et m'a regardée presque timidement après les surprises de la veille.

Le monde a semblé un peu différent ce matin-là, comme porteur d'une idée de vie nouvelle.